

Alan Marshall

Marius Audin et la *Somme typographique*

Marius Audin a nourri pendant très longtemps le projet d'une encyclopédie typographique. Selon Mathieu Varille, il avait projeté avec son ami Laurent-Vibert — « la science technique de l'un complétant la grande érudition de l'autre » — la réalisation « d'une vaste encyclopédie de l'imprimerie », presque trente ans avant la publication du premier tome de la *Somme typographique* [1]. Ce projet réapparut quelques années plus tard, quand Audin se lança avec Henri Jonquières dans la publication d'une série d'opuscules sur différents aspects des arts graphiques. Audin avait déjà publié chez Jonquières quatre volumes de *l'Histoire de l'imprimerie par l'image*, une série qui devait comporter cinq tomes mais ne fut jamais achevée à cause de la crise économique qui eut des répercussions graves sur la maison d'édition de Jonquières. Pourtant ni Jonquières, ni Audin ne voulaient entièrement abandonner le projet. Ainsi, vers la fin de 1930, Audin proposa à son ami un moyen de le continuer sans risque financier excessif :

« Dans le silence des vacances, j'ai beaucoup réfléchi à nos projets, et je crois avoir trouvé la solution qui, sans créer pour vous une entreprise aléatoire et redoutable, financièrement, me mettrait moi-même à l'aise et nous permettrait à tous deux d'arriver à nos fins [...] » [2]

Audin et Jonquières avaient, en effet, déjà discuté à plusieurs reprises de la publication d'une encyclopédie de l'imprimerie. Leur projet leur avait été suggéré par une expérience similaire concernant l'histoire de l'imprimerie lyonnaise. Celui-ci, qui s'orientait vers « la formule Roret, format de poche et à la portée de tout le monde ». était resté sans suite³ faute d'une étude sérieuse de financement. Était-ce le même que celui qu'avaient formé antérieurement Audin et Laurent-Vibert ? La correspondance entre les deux hommes ne nous le dit pas. Quant au nouveau projet, Audin poursuit dans la lettre ci-dessus :

« Voilà : je retiens le principe *opuscules*, qui me plaît beaucoup, mais je l'accommode à une autre sauce. L'Encyclopédie que je rêvais et à laquelle vous vous associez n'est, ne devait être, à tout prendre, qu'une association, un groupe d'opuscules réunis sous forme de volume, de gros volume dont la réalisation eût demandé beaucoup de temps et l'immobilisation de beaucoup de capitaux que la crise raréfie Dieu seul sait comm[ent] ; envisagée sous la forme d'opuscules successifs, l'édition des matières de notre encyclopédie n'offrirait plus les mêmes aléas et nous permettrait non seulement de nous arrêter court au moment où nous jugerions que "rien ne va plus", mais de freiner simplement et à bon escient dans les moments difficiles et sans esprit de cessation absolue et définitive » [4]

1. Mathieu Varille « Les amitiés », dans *Thesaurus amicorum*, (pp.111-129), p.114.

2. Lettre de Marius Audin à Henri Jonquières, 27 octobre 1930 (Fonds Audin, Musée de l'imprimerie, Lyon).

3. Lettre d'Henri Jonquières à Marius Audin, 21 novembre 1930 (Mdl, Audcor/j).

4. Lettre de Marius Audin à Henri Jonquières, 27 octobre 1930 (Fonds Audin, Musée de l'imprimerie, Lyon).

Impulsif comme toujours, et ne doutant pas que Jonquières le suivrait dans cette nouvelle aventure, Audin avait déjà préparé « un assez grand nombre de ces fascicules » et n'attendait que le feu vert de son ami pour mettre l'édition en route. La réponse de Jonquières ne tarda pas en effet. Ce dernier y informait le « Patron » qu'il voyait le projet « d'un très bon œil ». L'affaire fut donc lancée. [5] Mais la crise économique ne permit ni à Audin (aux prises alors avec la bibliographie des de Tournes), ni à Jonquières (dont les affaires allaient de plus en plus mal), de réaliser leur projet malgré la publication d'une première série d'opuscules : dont *Le Romain à l'R bizarre* (1930) ; *Le Baskerville, Le Garamond, Le romain de Géring et Le Grandjean* (1931) ; *L'Italique et La Lettre de Civilité* (1932). (Il est à noter que la présentation de ces opuscules fut calquée sur celle de la courte étude qu'Audin avait consacrée à Louis Perrin en 1922. [6])

Ces sept opuscules, furent-ils conçus expressément pour Jonquières, ou étaient-ils extraits d'une encyclopédie dont la rédaction était déjà bien avancée ? Ou encore furent-ils le point de départ de la *Somme typographique* telle qu'elle a été répertoriée dans le *Thesaurus amicorum* et dont le Musée de l'imprimerie de Lyon conserve actuellement les manuscrits ? Maurice Audin a raconté comment, à la suite de l'effondrement du marché bibliophilique au début des années trente, son père a progressivement abandonné la pratique de son bien aimé métier pour se consacrer à son histoire :

« Recroquevillé à nouveau sur lui-même, il songea alors à rassembler l'énorme masse de documents relatifs aux arts graphiques que, depuis vingt ans, il accumulait et classait méticuleusement. De là naquit cette monumentale *Somme typographique* dont deux volumes seulement ont pu être publiés et qui en comporte vingt. » [7]

De toute évidence les deux volumes de la *Somme typographique* consacrés à l'imprimerie lyonnaise date de cette époque, bien qu'ils aient été revus et légèrement corrigés au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale.

Marius Audin confortait constamment ses idées dans ses écrits, au point qu'on a parfois une impression de « déjà vu » en le lisant. Cependant, cette lente progression par touches successives ne découlait pas d'un manque de certitude dans ses propos. Quand il se prononçait sur tel ou tel aspect de l'imprimerie, c'était sans hésitation, même si ce n'était pas toujours après mûre réflexion. A ce sujet il est intéressant de rappeler la comparaison faite par Audin, dans son introduction au volume 6 de la *Somme typographique*, des démarches contrastées de deux de ces prédécesseurs, Alfred Cartier et Julien Baudrier. Cartier « le savant minutieux, hésitant et jamais satisfait de soi, attendit pendant trente ans pour ne point publier le fruit de ses passionnantes recherches ; il fallut qu'un autre, après sa mort, prît le soin d'achever son œuvre ». Baudrier, par contre, était persuadé qu'« il faut publier ce que l'on sait, et dès qu'on le sait ». Audin pour sa part va encore plus loin : « Baudrier [...] avait raison : il

5. Lettre d'Henri Jonquières à Marius Audin, 21 novembre 1930 (Fonds Audin, Musée de l'imprimerie, Lyon).

6. *A la mémoire de Louis Perrin imprimeur. Hommage très humble. Lettre aux Imprimeurs lyonnais*, Lyon, Audin, 1922.

7. Maurice Audin, « Une vie ardente », dans *Thesaurus amicorum*, p.84

faut publier ce que l'on sait, et dès qu'on le sait..., j'allais dire, au grand scandale de certains, 'dès que l'on croit savoir'. Ne pas le faire est coupable, coupable et sot. » [8] Cette attitude explique sans doute en grande partie les « blocs compacts de matériaux laissés à l'état brut » et les « développements par association d'idées qui ne sont pas toujours clairement ordonnées » constatés par Léon Emery.

De même, elle explique un certain nombre d'incohérences dans l'œuvre, par définition inachevée, de Marius Audin. Car sa démarche particulière découlait directement du fait que pour lui, aucune question ne pouvait être définitivement close. De même que ses fichiers s'enrichissaient au fil des années, sa réflexion s'affinait au contact d'éléments nouveaux s'ajoutant à la somme des connaissances acquises ; ce qui n'avait rien que de naturel dans le secteur typographique où, selon lui, l'application de l'intelligence et de la dialectique devait primer sur le recours aux a priori, règles typographiques comprises. Audin décrit son approche dans une lettre à l'éditeur genevois Bourquin, animateur des Éditions du Cheval ailé avec lequel il avait traité pour la diffusion de la bibliographie des de Tournes d'Alfred Cartier, et qui était très intéressé par le projet d'encyclopédie. Pour Audin, la *Somme typographique* n'était :

« ...pas le moins du monde une nouvelle édition "revue et considérablement augmentée", selon la formule, de l'*Histoire de l'imprimerie par l'image* ; c'est, puisque l'on veut bien m'accorder quelque compétence en matière d'imprimerie, le développement définitif des matières que j'ai successivement abordées dans *Le Livre* (tomes I et II), l'*Essai sur les graveurs de bois en France au dix-huitième siècle*, les *Livrets typographiques des fonderies françaises créées avant 1790*, et enfin l'*Histoire de l'imprimerie par l'image* ; si étendus, en effet, qu'aient paru ces quelques livres, ils ne pouvaient être et n'ont été en réalité qu'un prodrome à l'ouvrage définitif que je publie aujourd'hui avec l'aide de quelques auteurs compétents et dans lequel je m'efforcerai de racheter les fautes que j'ai commises dans ces livres et dans les articles et notices que j'ai publiés par ailleurs.

La "matière" typographique est immense et en quelque sorte inépuisable, tant les problèmes qu'elle évoque sont nombreux et souvent impénétrables ; sa bibliographie seule, que j'ai eu, un moment, le projet de publier [...] se dénombre dans mon fichier par dizaines de milliers d'articles, ne fût-ce que pour la France ; c'est assez dire combien le sommaire seul d'une encyclopédie de cette nature a coûté de recherches et de soucis. » [9]

Quant à la forme de cette encyclopédie, le principe n'en avait pas changé depuis son projet avec Henri Jonquières, qui prévoyait une série d'ouvrages de taille très variable selon l'intérêt et l'importance du sujet traité.

En fin de compte, la *Somme typographique* ne fut publiée ni par Jonquières, ni par Bourquin. Le premier volume, *Les Origines*, le fut par l'imprimerie Paul Dupont en 1947 et contient des contributions d'Amable et Maurice Audin et de Robert Marichal. Un deuxième volume, *L'Atelier et le matériel*, qui devait paraître chez le même éditeur l'année suivante, fut publié finalement par la maison Audin elle-

8. Marius Audin, *Somme typographique, volume 6, L'imprimerie à Lyon aux XVIIIe et XIXe siècles*.

9. Lettre de Marius Audin à Constant Bourquin, 1946 (fonds Audin, Musée de l'Imprimerie).

même, c'est-à-dire par Maurice et Amable qui savaient à quel point la publication de la *Somme typographique* comptait pour leur père.

Le premier contact entre Marius Audin et les éditions Paul Dupont datent peut-être d'une collaboration de Marius Audin à la revue *L'Amour de l'Art* ou, plus vraisemblablement, d'une rencontre avec le directeur des éditions Paul Dupont, E. McFarlaen, qui est alors gérant des éditions Lugdunum (dont Dupont est le seul concessionnaire) et directeur de la papeterie lyonnaise La Gazelle. Quoi qu'il en soit, Maurice Audin propose la *Somme typographique* aux éditions Paul Dupont en juillet 1946 lors d'une réunion avec M. McFarlaen et reçoit un accueil favorable. Marius Audin ne dissimula pas « combien il était heureux de la perspective qui pourrait s'ouvrir à lui de voir le plus important de ses travaux, celui qui doit couronner sa carrière d'auteur et d'imprimeur, publié sous les auspices de l'*Encyclopédie Française* » [10]. Pour concrétiser le projet, un plan général [11] est envoyé aussitôt à l'éditeur putatif. Ce plan, qui ne comprend que douze volumes, laisse supposer que les grandes lignes de la *Somme* étaient déjà arrêtées — on retrouve tous les éléments principaux répertoriés dans le *Thesaurus amicorum* — mais que Marius n'avait pas encore arrêté une structure définitive ou et il n'avait pas commencé à reprendre la dernière relecture et préparation de ses manuscrits en vue de leur publication. Maurice Audin, qui s'occupa en grande partie des détails de l'édition des deux premiers volumes de la *Somme typographique* envoya également un devis de fabrication à M. McFarlaen avec le plan car, dès le premier contact avec l'éditeur, il a été question que la maison Audin s'occupe, sous l'œil vigilant de Marius, de la production de cette encyclopédie. (L'imprimerie souffrait alors, comme maintes autres, des pénuries de l'après guerre.)

Le contrat d'édition sera signé en novembre 1946 [12] et le travail de composition et de mise en pages commence aussitôt. Cependant le papier se fait rare à cette époque. Audin ne peut pas se provisionner dans des délais raisonnables (il faudrait un minimum de trois mois pour obtenir une fabrication) et demande à Dupont de fournir le papier (évitant ainsi un investissement supplémentaire). Il semble que le deuxième volume est également bien avancé et que Marius commence déjà à préparer le troisième (bien que McFarlaen ne semble être trop pressé) [13]. L'approvisionnement de papier continue à poser problème. Même André Alibaux, ami de Marius et patron de la papeterie lyonnaise Alibaux et C^{ie} ne peut fournir le papier nécessaire [14]. Début avril, les épreuves du premier volume (sauf celles de l'article de Robert Marichal) sont dans les mains de

10. Lettre de [Maurice] Audin à E. McFarlaen, directeur des éditions Paul Dupont; 22 juillet 1946..

11. Les douze volumes sont organisés selon le plan suivant : t.I : Liminaires, Période prétypographique ; t.II : Les origines typographiques, Les Débuts ; t.III : L'introduction de l'imprimerie en France, Les imprimeries particulières ; t.IV : La technique (les types, la presse, la casse, le petit outillage) ; t.V : La fonderie typographique ; t.VI L'atelier ; t.VII : L'imprimerie en France (1470-1640, l'Imprimerie royale, 1640-1793, 1793-1870) ; t.VIII : Les Didot ; t.IX : L'imprimerie à Lyon ; t.X : Le papier (les Barjot et leur moulin de Suchet, les Mongolfier) ; t.XI : La librairie en France ; t.XII : La gravure en France.

12. Lettre de E. McFarlaen à [Marius] Audin, 8 novembre 1946.

13. Lettre de E. McFarlaen à [Marius] Audin, 8 février 1947.

14. Lettre d'André Alibaux à Maurice Audin, 7 mars 1947.

McFarlaen et Audin attend toujours le papier [15]. Début juin, le bon-à-tirer est enfin signé [16] et l'imprimerie reçoit enfin une livraison de papier de la maison Grillet Féau [17]. Pourtant l'article de Marichal n'est toujours pas au point, à cause notamment des illustrations nombreuses [18]. Cet article ne sera enfin prêt que début octobre, quelques semaines après le début du tirage [19].) Début septembre le tirage peut commencer. Mais voilà qu'un nouveau problème se pose, il n'y a pas assez de papier et il est question de réduire le tirage à 2 500 exemplaires, au lieu des 3 000 prévus [20]. (L'ouvrage sera tiré finalement à 3 050 exemplaires [21].) Mais l'affaire continue à traîner : fin décembre le texte et hors textes sont tirés, les cahiers brochés, mais le bon-à-tirer de la couverture manque encore [22]. La fabrication est en cours depuis près d'un an !

Ces retards commencent à inquiéter Maurice et Amable, car la santé de leur père est en train de se dégrader. Il vient de se remettre d'une période de maladie, mais sa santé reste précaire [23].

Finalement, le premier volume de la *Somme typographique* sera mis en vente mars 1948 (bien que le colophon porte la date 1947, les derniers cahiers ayant été imprimés quelque mois auparavant) car le brochage s'est avéré défectueux (toutes les couvertures se décollaient) [24]. Les éditions Paul Dupont se mettent pourtant à le promouvoir dès le début de l'année en diffusant un prospectus et en plaçant des articles dans la presse. Mais la santé de Marius Audin continue à se dégrader, tout comme la santé de la maison Dupont qui, selon McFarlaen « a aussi un mauvais cap à passer ». Un nouveau président-directeur général vient d'être nommé pour redresser la situation de la société [25]. De même, la situation de l'interlocuteur des Audin chez Dupont, E. McFarlaen, est en train de changer. Il vient de démissionner du conseil d'administration des éditions Lugdunum suite à un désaccord et abandonna la direction de la papeterie La Gazelle pour des motifs semblables [26]. Du coup, ses séjours lyonnais deviennent beaucoup plus rares et les contacts, toujours très amicaux, commencent à s'espacer : d'autant plus que les détails sont de plus en plus suivis par le chef de fabrication chez Dupont, M. Fortemaison. De même, les bases du projet sont remis sur le tapis quand le nouveau Pdg, M. Pila, demande une nouvelle évaluation des coûts et de la programmation des volumes à suivre [27].

15. Lettre de [Maurice] Audin à E. McFarlaen, 4 avril 1947.

16. Lettre de E. McFarlaen à Maurice Audin, 3 juin 1947.

17. Lettre de [Maurice] Audin à E. McFarlaen, 10 juin 1947.

18. Lettre de [Amable] Audin à Robert Marichal, 29 juillet 1947.

19. Lettre de [Maurice] Audin à E. McFarlaen, 2 octobre 1947.

20. Lettre de [Maurice] Audin à E. McFarlaen, 9 septembre 1947.

21. Lettre de [Maurice] Audin à E. McFarlaen, 2 octobre 1947.

22. Lettre de [Maurice] Audin à E. McFarlaen, 27 décembre 1947.

23. Lettre de [Maurice] Audin à E. McFarlaen, 2 janvier 1947.

24. Lettre de E. McFarlaen à [Marius] Audin, 19 février 1948.

25. Lettre de E. McFarlaen à [Marius] Audin, 18 mars 1948.

26. Lettre de E. McFarlaen à [Maurice] Audin, 2 mars 1948.

27. Lettre de E. McFarlaen à [Marius] Audin, 24 mai 1948.

À ce moment-là, le deuxième volume est prêt pour le tirage et la composition du troisième volume sur l'imprimerie en France, qui est en fait composé de deux tomes, est entièrement terminé [28]. L'imprimerie Audin se trouve donc dans une situation difficile sur le plan financier avec une grande quantité de plomb immobilisée pour un projet qui n'avance que très lentement. Les demandes de plus en plus pressantes de la part de Maurice Audin d'un acompte sur ce travail ne pèsent peut-être pas en faveur d'une continuation du projet chez le nouveau Pdg, dont le principal souci est d'assainir les comptes de la maison Dupont. Maurice obtient son acompte, mais à peine un mois plus tard il reçoit une lettre recommandée de la part de M. Clos, directeur général des imprimeries Paul Dupont lui demandant de « surseoir au tirage des tomes II et III de la *Somme typographique* » [29]. Le deuxième volume de la *Somme typographique* paraîtra sous l'imprimatur d'Audin Éditeurs.

Au total, Marius Audin avait préparé vingt volumes de sa *Somme typographique* sur des sujets aussi divers que les imprimeurs lyonnais et français, la gravure, la librairie, le bilboquet, la coquille, les journaux techniques, la typographie musicale.

Pourquoi la *Somme typographique*, est-elle restée inédite pendant presque un demi-siècle ? Au regard de l'état des manuscrits survivants, il est plus que probable que Marius Audin considérait que ce dernier regard sur quarante ans de travail et de réflexion était pratiquement achevé. Il avait déjà effectué une relecture de l'ensemble pendant laquelle il avait porté quelques ajouts et corrections (on ne peut sans doute pas dire « dernières » corrections car il aurait certainement apporté quelques modifications encore au moment de la relecture des épreuves). Il avait également préparé son manuscrit pour la composition, donnant les indications détaillées nécessaires pour la mise en page.

Si Audin a remplacé lui-même Paul Dupont comme éditeur pour le deuxième volume c'est — comme nous venons de le voir — sans doute en grande partie pour des raisons économiques. L'édition française était soumise à de très fortes contraintes au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale, comme la qualité du papier employé pour les deux premiers volumes de la *Somme typographique* en témoigne. De même, l'heure était plutôt aux ouvrages traitant des derniers développements dans les domaines techniques et graphiques, au dépens d'ouvrages historiques et bibliophiliques. Dans un tel climat la publication de vingt tomes consacrés à l'histoire d'une technique déjà menacée par de nouveaux procédés à dû ressembler, aux yeux des éditeurs commerciaux, à une gageure !

Quant à la continuation du projet par Maurice et Amable Audin après la mort de leur père, elle n'était sans doute pas moins problématique. Non pas parce que ses fils estimaient que l'ouvrage de leur père ne valait pas l'effort. Maurice Audin estimait que la *Somme typographique* :

« ...traité, à la fois panoramique et profond, mériterait sans aucun doute d'être rapidement mis à la portée de tous ceux qui aiment notre métier, mais la folie d'un monde, définitivement tourné vers la

28. Lettre de [Maurice] Audin à M. Fortemaison, 9 juin 1948.

29. Lettre de [Maurice] Audin à M. Clos, 19 juillet 1948.

résolution de monstrueux problèmes, ne semble plus laisser que peu de place à la réflexion humaniste qui ravissait encore nos grands-pères. » [30]

Écrites en pleine période de guerre froide, ces lignes évoquent une certaine nostalgie pour un monde qui laissait encore une place aux érudits et aux éditeurs bibliophiles. Une époque qui, à vrai dire, n'était pas moins incertaine sur les plans politiques et économiques, mais qui n'avait pas encore vu effriter un certain nombre de valeurs héritées du passé. Pourtant on ne peut pas tout mettre sur le compte de la modernité ou de la menace nucléaire. La publication de la *Somme typographique* aurait inévitablement posé un certain nombre de problèmes d'ordre pratique, car, comme nous l'avons remarqué plus haut, les manuscrits n'étaient pas tout à fait achevés. Il y subsiste en effet un certain nombre de répétitions, voire d'incohérences. De même l'iconographie ainsi que les notes en bas de page et les références bibliographiques sont incomplètes. A lire les annotations dans les marges des manuscrits, on a l'impression que Marius Audin savait qu'il n'aurait pas le temps de contrôler, remanier, voire compléter son texte au moment de la relecture des épreuves, et que ses indications, visant notamment la suppression des notes en bas de page, sont une reconnaissance de ce fait. Pourtant de tels problèmes ne sont jamais insurmontables — à condition de vouloir les surmonter.

La réalisation du projet nécessiterait, en effet, l'engagement de Maurice et Amable Audin, ne serait-ce que pour convaincre un éventuel éditeur de l'intérêt de l'affaire. Or les deux frères étaient alors déjà bien occupés par la gestion quotidienne de l'imprimerie. De même, ils avaient chacun d'autres projets. Amable était passionné d'archéologie et allait fortement marquer les recherches dans ce domaine à Lyon. Maurice, pour sa part, était partagé entre le littéraire et la technique. D'un côté il dirigeait, avec son frère, l'imprimerie familiale et publiait des études historiques dans le domaine de l'imprimerie (songeait-il déjà, au moment de la mort de son père, au projet qui allait aboutir à la création en 1964 du Musée de l'imprimerie et de la banque ?). [31] De l'autre, il écrivait des romans et pièces de théâtre et tentait depuis quelques années de relancer les activités de la maison en tant qu'éditeur avec la collection des « Grands maîtres ». [32]

Enfin, il est possible que la publication de la *Somme typographique* ne fût pas prioritaire dans l'esprit des deux frères pour des raisons plus personnelles. Tous les témoins sont unanimes, Marius Audin n'était pas facile à vivre. Il dominait son entourage par la force de sa personnalité, exigeant de ses proches la même discipline qu'il s'imposait à lui-même. Ses fils l'appelaient « le Patron » (un surnom qui fut adopté également par Henri Jonquières). Attachant malgré ses coups de colère et sa discipline monastique (qui avait tendance à virer vers la misanthropie dans ses dernières années), il était imperméable à tout ce qui pourrait le détourner de sa tâche, exprimant peu extérieurement son amour pour les membres de sa famille. Maurice et Amable avaient peut-être simplement envie de se consacrer pleinement à leurs propres projets ?

30. Maurice Audin, « Une vie ardente », in *Thesaurus amicorum*, p.84.

31. Un projet qui aboutira grâce au soutien du maire-bibliophile de Lyon Edouard Herriot qui avait déjà encouragé Marius plus de trente ans auparavant, au moment de l'exposition sur Perrin,

32. Il publia *Les Liaisons dangereuses* de Pierre Choderlos de Laclos dès 1948.